

CROSS CRIME SCENE D

— Je ne l'ai pas tué. Vous allez devoir faire avec.

Ce furent les premiers mots de Kathleen O'Malley, lors de notre rencontre dans son luxueux appartement de Steeterville, au centre de Chicago. Interrogée deux heures auparavant par des enquêteurs de police à la suite d'une dénonciation anonyme, l'élégante écrivain avait fait appel à moi pour la défendre dans une affaire qui s'annonçait déjà épineuse. Impassible dans son fauteuil de cuir, elle déroulait son discours, qu'on aurait dit préparé depuis des jours.

— J'ai fait appel à vous, M. Robinson, car vous êtes un avocat de talent, dont la carrière rend jaloux bien de vos confrères. J'ai confiance en vous, pour me sortir de cette mauvaise passe.

— La victime était très médiatique, vous le savez, Miss O'Malley.

La demoiselle prit une pose affligée, la main sur sa joue fardée. Son petit jeu de postures feintes m'agaçait déjà, mais j'étais curieux de connaître un peu mieux cette personnalité haute en couleurs. La quarantaine, cheveux noirs et courts, elle avait l'allure d'une femme à la fois moderne et romantique : de grands yeux turquoise qui dévoraient ses interlocuteurs, des taches de rousseur qui constellaient le haut de ses pommettes et son nez aquilin, une bouche charnue qui esquissait en permanence un sourire railleur.

— Je n'ai rien à faire de la politique et de ses tourments. Je suis loin de tout cela. Cependant, je ne peux m'empêcher de penser que nous n'aurons rien à regretter de l'action d'Ed Murray au Congrès.

— Si vous parlez de son action contre l'arrêt *Roe v. Wade*, qui autorise l'avortement depuis 1973, je vous accorde qu'elle était critiquable, avouais-je mal à l'aise. Elle a soulevé beaucoup de controverses, et c'est aussi pour cela que sa ré-élection était si commentée.

— Vous savez qu'il souhaitait soumettre la décision des femmes d'avorter à l'autorisation des pères. Les opinions de cet homme étaient rétrogrades et liberticides, poursuit avec fougue la romancière.

— Quoi qu'il en soit, ceci ne peut être une justification à son assassinat, coupai-je avec agacement.

Contrairement à ce qu'elle affirmait, ma cliente avait des idées bien établies sur le débat politique qui avait cours depuis plusieurs semaines. Alors qu'elle était soupçonnée du meurtre d'un homme politique en vogue, je la trouvais bien maladroite d'émettre de telles opinions.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, reprit vivement Ms O'Malley. Je vous le répète, je suis innocente. Je n'ai jamais rencontré Edward Murray, bien que j'eus aimé obtenir un tête-à-tête avec lui.

— Concentrons-nous sur les circonstances, si vous le voulez bien. Quelqu'un vous a dénoncée, avez-vous une idée de l'identité de cette personne ?

— À coup sûr, l'entourage de Murray. Mes prises de position contre sa candidature dans le *Chicago Sun-Times* il y a six semaines aura nourri un sentiment de vengeance, au sein de son équipe de campagne. Peu m'importe, vous allez faire la lumière sur ce meurtre rapidement maître Robinson, trança Ms O'Malley.

— Ce n'est pas si simple, madame. Il va me falloir louer les services de détectives, obtenir des analyses pour étayer correctement le dossier.

— L'argent n'est pas un problème. Mes livres se vendent plutôt très bien. Tachez de faire en sorte que la facture reste raisonnable tout de même, rajouta la quadragénaire, avec un air taquin.





— Pourriez-vous m'éclairer sur quelques points ? poursuivis-je sans relever le trait. Où étiez-vous hier soir, au moment du meurtre ?

— Ici, chez moi. Je sors très peu dans les soirées mondaines. Mon chat pourra en témoigner, si nécessaire, ajouta-t-elle en caressant distraitement le gracieux angora qui trônait sur ses genoux depuis le début de notre entretien.

J'aimais de moins en moins le ton sarcastique de ma cliente. Sans doute ne réalisait-elle pas encore combien sa situation était délicate.

— Pas d'alibi donc... D'après le Chicago Tribune, Ed Murray a été retrouvé à 6 heures ce matin par une femme de ménage près d'un ascenseur du Mall Atrium, sur West Randolph Street dans le Loop. Une balle dans la tête, les mains attachées dans le dos. Cela ressemble beaucoup à un règlement de compte ou alors à une mise en scène.

— C'est en effet digne d'un drame shakespearien. Mais que faisait-il à une heure pareille dans un centre commercial ? questionna l'écrivain. J'y vais parfois manger un bout, j'adore l'architecture de ce bâtiment. Mais il me semble qu'il ferme tôt dans la soirée, six ou sept heures, je crois.

— En effet, il faudra comprendre comment M. Murray et son agresseur sont entrés, alors que toutes les portes étaient closes. Autre chose Miss O'Malley. Possédez-vous une arme à feu ?



Ma cliente partit dans un grand éclat de rire, dont je ne savais s'il était naturel ou moqueur. Encore une fois, je me sentis mal à l'aise face à ce personnage fantasque.

— Oui, j'en ai même plusieurs, des cadeaux pour la plupart. Mes amants aiment que je me sente en sécurité, voyez-vous. Les agents de police les ont emportées tout à l'heure, pour analyse m'ont-ils dit. Ne craignez rien, ils ne trouveront rien d'intéressant.

— Vous devez bien vous rendre compte que vous constituez un suspect potentiel dans cette affaire.

— Charge à vous de me disculper dans ce cas, répliqua mon hôte sans appel. Vous avez toute ma confiance.

Un long silence suivit, durant lequel son regard ne quitta pas la somptueuse vue sur le lac Michigan qu'offrait la fenêtre de son bureau. Du vingt-huitième étage où nous nous trouvions, le panorama sur les plages de Chicago et l'horizon bleu du lac était à couper le souffle.

— À l'occasion de mon article dans le Sun-Times, j'ai rassemblé quelques informations sur M. Murray, afin de mieux connaître l'homme que j'attaquais. Vous pourrez apprendre des choses intéressantes, dit-elle en me tendant une pochette brune. Cela vous donnera peut-être quelques idées pour construire ma défense.

La romancière semblait avoir prévu. Je me sentais comme un joueur d'échec avec un coup de retard.

— Eh bien je crois que vous avez beaucoup de travail en perspective cher maître, conclut-elle en se levant.

C'était la première fois qu'un client me congédiait de la sorte, moi qu'on appelait pour les causes perdues d'avance et qu'on suppliait souvent de défendre l'indéfendable. Il me fallut quelques secondes pour me reprendre.

— Je n'ai pas encore accepté de vous défendre, Ms O'Malley, relevai-je sèchement. Dites moi d'abord si vous naviguez souvent sur notre lac, lançai-je avec espoir.

Ma cliente parut surprise pour la première fois depuis le début de notre rencontre. J'avais enfin repris pied dans notre confrontation. L'idée qu'elle ait pu se débarrasser de l'arme du crime m'était venue en l'observant contempler le Michigan.

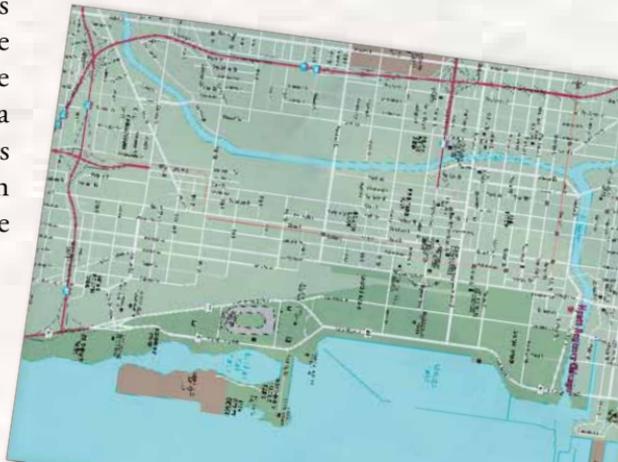
— Figurez-vous que j'ai passé quelques heures dans la matinée à bord de mon voilier. La lumière sur le Downtown Chicago est magnifique en cette saison : rose et rasant le matin, elle colore les tours qui se détachent sur le ciel bleu marine. Et puis j'aime me retrouver seule au milieu de l'eau, loin des regards répondit-elle avec son sourire énigmatique aux lèvres, en me raccompagnant.

— À bientôt alors, Ms O'Malley.

Et je la laissai, avec son chat.

Après plusieurs jours d'enquête, le tableau précis des différents protagonistes de l'affaire et les liens qui existaient entre eux se dessinaient enfin à mes yeux.

Edward Murray, 65 ans, était un homme d'argent, conservateur, presbytérien. Promoteur immobilier, il avait littéralement bâti sa fortune, dans le centre d'affaires branché de Chicago, encore mal famé quelques décennies auparavant. Marié, père de cinq enfants, il avait une vie familiale stable, dans la stricte observation de ses convictions religieuses. On ne lui connaissait aucune aventure extra-conjugale.



Après les affaires, il s'était lancé dans la politique et brigua à présent son deuxième mandat à la Chambre des Représentants. Il était le candidat de la morale et de la responsabilité, contre son adversaire démocrate aux moeurs plus controversées. Sa mort avait créé une onde de choc dans la campagne. Les funérailles furent un véritable événement médiatique retransmis en direct.

La vie de Ms Murray, veuve éplorée devant les caméras, était cependant moins rangée qu'il n'y semblait. Les détectives que j'avais engagés avaient rendu compte de plusieurs rencontres torrides entre la bourgeoise et un jeune serveur, Cody Conegan, travaillant dans un bar du Navy Pier. L'amant n'était pas un ange, son casier judiciaire mentionnait plusieurs séjours en prison pour vols et agressions. On pouvait se demander comment un tel couple avait pu se former tant le contraste saisissait. La police avait, elle aussi, levé le secret de cette relation. Cody avait passé deux jours en garde-à-vue avant d'être libéré, suite au témoignage de son employeur qui affirmait qu'il travaillait au bar le soir du meurtre.

Un autre suspect avait occupé la cellule de garde-à-vue durant l'enquête : Nicholas Aris, l'ancien associé d'Edward Murray, qui avait partagé avec la victime la galère des débuts, les doutes des premiers investissements. Au bout de dix années de collaboration et alors que les affaires devenaient florissantes, Nicholas Aris avait revendu ses parts à M. Murray pour disparaître pendant près de vingt ans. Il était reparu



quelques mois avant le crime et avait, semblait-il, fait chanter la victime. Les enquêteurs avaient retrouvé chez lui le téléphone du Représentant au Congrès, ainsi que de la corde, similaire à celle ayant servi à l'attacher. Il fut aussitôt interpellé. Lors de l'interrogatoire, Nich Aris avait avoué le chantage qu'il exerçait depuis des mois, à propos d'un certain chantier sur lequel seraient morts plusieurs ouvriers, non déclarés, quelques décennies auparavant.



À mon grand étonnement, ma cliente avait fait mention de ce chantage dans le dossier qu'elle m'avait remis. Kathleen O'Malley semblait connaître le dossier sous tous les angles, et j'avais, après ces quelques jours de recherches, la désagréable sensation de n'être plus un joueur d'échec mais un pion qu'on déplace sur un échiquier. Quoiqu'il en était, je poursuivis mon travail consciencieusement, à la fois agacé et piqué de curiosité face au comportement mystérieux des différents acteurs du drame.

Lors de sa garde-à-vue, Nicholas Aris avait reconnu bien connaître Kathleen O'Malley. Leur relation s'était nouée à l'occasion des recherches que faisait ma cliente pour son article dans le Sun-Times. Le témoignage de l'entrepreneur à la police était éloquent :

« Kathleen est une femme extraordinaire ! Elle est cultivée, intelligente et généreuse. Lorsque nous nous sommes mieux connus, je lui ai avoué l'horrible crime que nous avons caché pendant si longtemps Ed et moi et le chantage que j'exerçais sur lui. Elle était partagée entre son désir de me protéger et ses principes de justice et de droit. Mais moi, j'avais besoin d'argent, je suis en instance de divorce, vous comprenez. Oui, je l'ai fait chanter. Il avait réussi formidablement bien sa carrière, sa vie. Il était temps pour lui de payer, au sens propre. Mais je ne l'ai pas tué. J'en suis incapable. Et pourquoi l'aurais-je fait ? Il était une source de revenus presque intarissable

pour moi... De toute façon, ce jour-là, j'étais en Pennsylvanie, pour l'audience préliminaire de mon divorce. Je ne suis revenu que le lendemain après-midi, vol Continental Airlines de 4 heures 23, Philadelphie-Chicago. »

La police avait libéré Nicholas Aris après vérification de son alibi. Il avait avoué le vol du téléphone d'Ed Murray le matin du drame, lors d'une de leurs rencontres secrètes à l'aéroport. Un moyen de pression supplémentaire, d'après lui. Quant à la corde retrouvée à son domicile elle était somme toute banale ; achetée dans une droguerie sur Washington Street qui en vendait des kilomètres chaque mois. La boutique m'avait fourni la liste de ses clients et j'eus la surprise d'y voir figurer le nom de Kathleen O'Malley.

Kathleen O'Malley fut interpellée six jours après le meurtre. Les enquêteurs avaient trouvé, sur la scène de crime, coincé dans le mécanisme de fermeture des portes d'un ascenseur, un petit bout de soie, sur lequel ils avaient identifié des cellules de peau lui appartenant. Ma cliente avait calmement expliqué que sa coûteuse étole de soie s'était prise dans « les dents du monstre » de métal, la veille du meurtre et que son cœur s'était déchiré en même temps que le précieux tissu. Je reconnus là le ton railleur de la romancière. Lors de ma visite au Commissariat, je retrouvai ma cliente dans le même état d'esprit que lors de notre première rencontre. La situation ne semblait pas l'affecter outre mesure, nulle surprise ne transparaissait dans son comportement.

— Les éléments que possède la police plaident contre vous, Kathleen, avançai-je doucement dans le but de la déstabiliser un peu. L'écharpe, des témoignages anonymes... Le procès semble inéluctable.



— Vous savez bien, maître, que ces témoignages n'ont aucune valeur juridique, répondit-elle posément. Quant aux soi-disants preuves, elles n'ont rien d'irréfutable. Vous allez les réduire à néant, sans aucun mal. Ou bien vous aurais-je mal apprécié ?

La remarque était vexante, elle le savait bien. L'écrivain jouait de mes nerfs et de mes émotions comme de ceux des personnages de ses romans. Vêtue d'un harmonieux tailleur pantalon blanc, implacablement coiffée et maquillée, assise sur la petite chaise en aluminium dans la lugubre pièce d'interrogatoire, elle semblait être une reine, non, une impératrice, descendue dans les bas-quartiers populaires de son royaume. À cette vision frappante, je réalisai que ma cliente ne se voyait pas autrement, telle une actrice de ses propres fictions, mêlant le mensonge et la vérité, le clair et l'obscur, le réel et l'invention. Elle jouait avec sa vie, et indirectement avec la mienne, contrôlant les événements, les réactions pour dérouler un scénario écrit d'avance.

— Nous irons donc au procès, finis-je par dire, comprenant enfin la partition que Kathleen O'Malley voulait jouer.

— Oui.

— Et vous plaidez non coupable.

— Bien entendu.

— Vous devrez passer plusieurs mois en résidence surveillée, en attendant l'audience, lui précisai-je.

— J'avais prévu d'écrire mon prochain best-seller à cette occasion, un roman policier justement, dévoila Ms O'Malley avec un large sourire.

— À ce propos, j'ai une requête à vous faire. Pourriez-vous me procurer l'ensemble de votre oeuvre, vos romans mais aussi les essais et les articles que vous avez faits publier.



— Bien sûr, je demanderai à mon éditrice et à ma secrétaire de vous les faire parvenir.

La lecture de tout ce qu'avait écrit Kathleen O'Malley m'occupa plusieurs semaines durant lesquels mes détectives continuèrent de rassembler les éléments qui pourraient m'aider dans ma défense. Ce serait une lapalissade que d'affirmer que j'appris beaucoup de ma cliente au travers de ses écrits. Je finis par cerner ses opinions religieuses – athées –, politiques – libertaires –, morales – ultra-féministes –, son goût pour le trouble, le dépassement des limites – morales, sexuelles, légales. Ses personnages principaux étaient tous des femmes déchirées entre la haine et l'amour qu'elles portaient au sexe fort. Curieusement, moi qui n'avais jamais considéré les questions féministes sérieusement, je commençais à comprendre et à admirer cette activiste des mots qu'était Kathleen O'Malley. À aucun moment je ne me posai la question de sa culpabilité réelle ou non. Cela n'avait pas vraiment d'importance. Il s'agissait d'un jeu de théâtre, d'un jeu de dupes au travers duquel un message serait délivré, à ceux qui voudraient bien le déchiffrer.

Le procureur chargé de l'affaire se trouvait être un ami personnel de la victime. Confusion des genres courante dans les milieux politisés. Il avait à cœur de résoudre l'affaire efficacement et ne ménageait aucun de ses collaborateurs. Son bureau préparait le procès, rassemblant les témoignages, les analyses psychologiques et scientifiques. Je ne doutais pas qu'il parviendrait à la seule conclusion possible : Kathleen O'Malley a assassiné M. Murray, afin de contrer ses projets concernant la révision de l'arrêt *Roe v. Wade*. Il la considérerait comme une illuminée féministe, une fanatique du droit des femmes. Je devais prendre le contre-pied de ce discours.

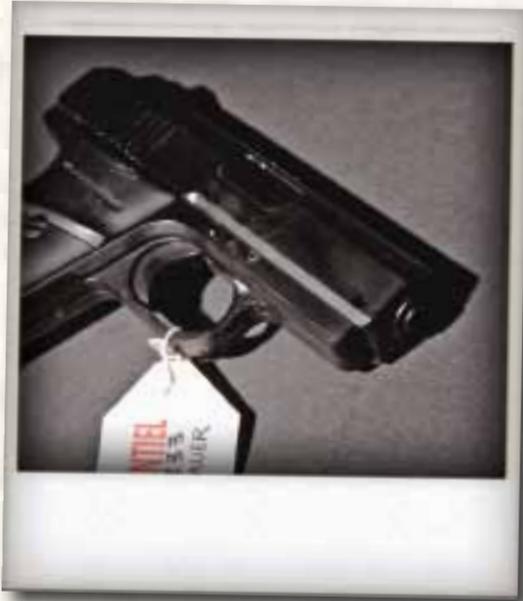


Le procès eut lieu quatre mois après le meurtre. Les rives du lac Michigan étaient à présent prises par la glace, le blizzard avait sévi deux jours plus tôt, paralysant les transports. Jamais la ville de Chicago n'avait aussi bien mérité son surnom de « Windy City » qu'en ce mois de février glacial. Dans la salle d'audience surchauffée se pressaient des politiques, des journalistes, des personnalités du monde culturel, des pro-choix, des pro-vies, des curieux, des anonymes. Kathleen O'Malley avait défrayé la chronique des journaux pendant des semaines et plus aucun chicagoean n'ignorait rien du procès à venir. J'étais fébrile à l'idée d'assumer sa défense. Elle se tenait calmement à mes côtés, élégante et hautaine comme à son habitude. Ses détracteurs – en grande majorité masculins – étaient aussi nombreux que ses partisans – des femmes pour la plupart. Et l'on se croyait revenu aux années 60, quand on brûlait des soutiens-gorge dans les manifestations publiques.

Après quelques minutes de confusion, la dernière journée du procès commença. La tension du public et du jury était presque palpable, dans le silence qui s'installa dans la salle. Le procureur s'avança et débuta son réquisitoire devant les six hommes et les six femmes qui constituaient le jury.

— Mesdames, messieurs les jurés, l'affaire que vous jugerez aujourd'hui n'a rien d'anodin. Elle met en jeu des opinions passionnées et touche chacun d'entre nous, homme ou femme, au cœur. L'homme qui me manque, qui nous manque à tous aujourd'hui était un homme bon, dont le seul souhait était de faire le bien autour de lui. Il vous a représenté au Congrès pendant deux ans, défendant le droit de chaque citoyen de ce comté, commença le Procureur sur un ton bouleversé.





Il prit quelques secondes, immobile et stoïque, comme pour retenir des larmes, puis continua avec une voix dramatique.

— Au soir du 6 octobre, Ed Murray a été froidement assassiné. Je dis froidement, car quel être, doué d'un minimum d'humanité, peut exécuter un homme ligoté, incapable de fuir ou de se défendre, d'une balle en pleine tête ? Une machine, un être sans cœur ni compassion, la femme qui se trouve aujourd'hui devant vous, Kathleen O'Malley.

Un nouveau silence de quelques secondes, puis l'orateur se lança dans un monologue passionné :

— La personnalité de cette auteure à succès transparaît dans toute son oeuvre, dans les articles qu'elle a osé écrire. Sous couvert de défendre la liberté individuelle et le droit des femmes, elle nie à longueur de pages la valeur de la vie. À ses yeux, aucun être n'a le droit de vivre s'il se place sur le chemin de sa liberté personnelle. La vie d'Ed Murray n'avait donc aucune valeur. Il était l'ennemi dans son combat aveugle, celui qu'elle devait abattre. L'article que Kathleen O'Malley publie dans le Sun-Times du 23 août résonne comme un avertissement qu'Ed n'a pas voulu écouter. Je vous cite ce qu'écrit cette fanatique : « Je suis une voix pour celles qui n'ont pas la chance de pouvoir s'exprimer, celles qui demain, à cause de notre Représentant Murray, subiront la dictature de leur mari, de

leur père sur leur corps, sur leur utérus. L'humiliation, l'agression que cet homme veut faire subir aux femmes de notre pays, je lui souhaiterais, si c'était possible, de la subir à son tour.»

J'ai, moi aussi, lu ce passage avec effroi. Une telle menace, écrite, enregistrée, tenait de l'invocation maléfique.

— Dans ce passage comme dans l'ensemble de son article, Ms O'Malley vilipende votre Représentant, elle fulmine, invective, intimide, menace. Elle ne se doute pas qu'Ed n'est pas un homme à se laisser dicter sa conduite. Mais venons-en aux faits objectifs, qui vous feront comprendre d'eux-mêmes la folie et la cruauté de la femme qui se trouve devant vous. Le 6 octobre dernier au soir, donc, vers dix heures, Ed Murray quitte une réunion politique au sixième étage du James R. Thomson Center. Aux étages inférieurs du bâtiment se trouve le centre commercial Atrium, comme vous le savez. À cette heure tardive, les boutiques sont fermées. Ne circulent que les vigiles et leurs chiens. Notre Représentant se dirige donc vers l'ascenseur pour rejoindre le parking, comme le montrent les enregistrements de vidéo surveillance, dernier témoignage de vie d'Ed Murray. Sans doute est-ce dans l'ascenseur qu'il rencontre Kathleen O'Malley qui l'emmène vers l'Atrium Mall. Pas de trace de ce tête-à-tête, les ascenseurs n'étant pas équipés de caméras. Leur discussion est vive, sans aucun doute. La romancière veut en découdre. Elle menace la victime, arme au poing, cherche à le faire renoncer à sa candidature sûrement. Il refuse de se soumettre. Elle l'attache alors, pour mieux le contrôler. Nul ne saura jamais ce qui s'est dit à ce moment-là. La conséquence de cette conversation, vous la connaissez.

À cet instant, dans un grand geste théâtral, le Procureur saisit une télécommande posée sur son pupitre, éteint les lumières de la salle et lança la projection d'un court extrait vidéo. On y voyait

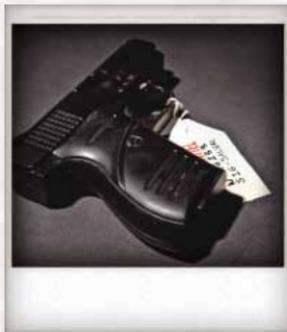


Ed Murray sortir à reculons d'un ascenseur, visiblement effrayé, les mains attachées dans le dos. Il semblait invectiver une personne, invisible, dans l'ascenseur. Il avait fait trois pas, quand les panneaux commencèrent à se refermer. On vit alors deux éclairs jaillir dans l'entrebâillement des portes et le politicien s'effondrer vers l'arrière, la tête ensanglantée.

Je restai saisi durant plusieurs secondes par la violence de ces images et la surprise de découvrir leur existence. Alors que la salle s'éclairait à nouveau, je réalisai qu'à aucun instant on ne pouvait distinguer l'agresseur, sa silhouette étant cachée en continu dans l'ascenseur. Par réflexe, je tournai la tête vers ma cliente. Celle-ci me jeta un regard entendu.

— Ces images parlent d'elles-mêmes, reprit le Procureur avec véhémence. Le sang-froid de l'assassin, sa maîtrise du tir, la violence et la cruauté de son geste vous auront saisis sans aucun doute ! Sachez que Miss O'Malley possédait douze armes dans son appartement, elles ont été saisies le jour du meurtre, douze ! Parmi elles, se trouvait un Beretta 9000, pistolet semi-automatique, dont le calibre correspond aux deux balles retrouvées sur la victime. On a trouvé aussi, au même endroit, de la corde, identique à celle qui a formé les liens autour des poignets de M. Murray. Et si tout cela ne suffisait pas à vous convaincre de la culpabilité de cette manipulatrice qu'est Kathleen O'Malley,

vous serez intéressés d'apprendre, cher jury, qu'une preuve irréfutable, un morceau d'étoffe portant l'ADN de l'accusé, a été trouvée dans l'ascenseur, cet ascenseur que vous venez de découvrir sur l'extrait vidéo. Tout se tient donc, le mobile – un fanatisme féministe prêt à tout –, le mode opératoire – un assassinat froidement prémédité –,



la coupable – Kathleen O'Malley. Je vous demande, messieurs, mesdames les jurés de sonder votre cœur et de vous poser cette seule question : Ed Murray méritait-il cela ?

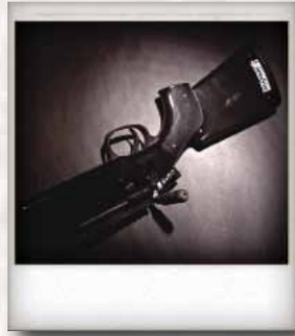
Le silence de la salle était total au moment où le procureur se rassit. Mon tour de parole venait à présent et je dus prendre sur moi pour affronter le regard de ma cliente une dernière fois avant de me lever. Celle-ci souriait, non

pas avec cet air narquois qu'elle affectionnait tant, mais sincèrement comme pour m'encourager. Son avenir se jouait dans la plaidoirie que j'allais mener, mais elle avait une totale confiance en moi, aussi grand soit l'enjeu. J'en vins à me demander si Kathleen O'Malley était vraiment saine d'esprit puis je me ressaisis.

— Messieurs les jurés, que de larmoiements n'avez-vous pas entendus dans ce réquisitoire, pétri de sensiblerie ? Vous prend-on pour des cœurs tendres ? Et vous mesdames les jurés, croit-on encore pouvoir vous manipuler par un sentimentalisme douteux ? Quel est donc ce discours qui se réclame des faits mais n'a pour but que de vous tirer les larmes des yeux ? Un discours faux, un discours hypocrite, un discours du passé. Il est temps que la vérité soit dite, clairement, sans fioriture. Et puisqu'on en appelle aux faits, parlons des seuls faits qui soient établis !

Je marquai une pause courte mais suffisante pour que mon introduction s'installe dans les esprits des jurés.

— Feu Ed Murray sera regretté par beaucoup d'entre nous. Il a travaillé pour son pays, consciencieusement, et pour ce qu'on en sait, honnêtement. Malgré cela, de nombreuses personnes avaient des raisons de le préférer mort que vivant : son ancien associé Nicholas Aris ruiné



et envieux, l'amant de Ms Murray, Cody Conegan, plusieurs fois incarcéré pour vols et agressions, ses adversaires politiques pour qui l'élection était presque perdue d'avance et qui sont aujourd'hui, grâce à cette mort, aux affaires. Je ne vois aucune de ces personnes ici, aujourd'hui. Celle qu'on accuse n'avait jamais rencontré la victime, celle qu'on accuse n'a rien gagné à sa mort, celle qu'on accuse est une femme honnête et courageuse de ses opinions : Kathleen O'Malley.

Voici les faits. Oui, Kathleen fréquente l'Atrium Mall. Elle habite juste de l'autre côté de la rivière et une de ses très bonnes amies travaille dans le James R. Thomson Center. Elles ont déjeuné ensemble la veille du meurtre à quelques pas de la scène de crime. Et en effet, l'étole de soie de ma cliente s'est prise dans la fermeture de l'ascenseur, ce jour-là. À votre avis, est-ce condamnable ? Je peux aujourd'hui vous confier que ma cliente m'a promis de ne plus porter ce genre d'étole à l'avenir, quitte à sacrifier son élégance au passage, lançai-je d'un ton badin pour conclure sur ce point.

Je remarquai alors que le regard de la majorité des jurés n'était plus dirigé vers moi mais vers Kathleen O'Malley. Ma cliente jouait à merveille son double jeu : aux yeux des hommes, elle apparaissait comme une princesse, belle, élégante presque malgré elle. Les femmes la voyaient comme une des leurs, contrainte de soigner son apparence au-delà du naturel pour pouvoir exister et être reconnue.

— Kathleen O'Malley a passé la soirée du 6 octobre seule, chez elle. Elle ne l'a jamais nié, elle n'a pas d'alibi. Cette soirée ne fut pas différente de toutes les autres, qu'elle passe à écrire sans relâche pour inventer parmi les plus belles histoires de la littérature américaine moderne. Le lui reprochera-t-on ? Certes, pour que ma

cliente soit coupable, il eût fallu qu'elle se trouvât sur le lieu du crime ce soir-là. On ne nous a pas montré de vidéo qui la fasse apparaître. Toutes les entrées du bâtiment sont pourtant sous le contrôle des caméras. Cette surveillance a même enregistré l'entrée par effraction de deux voyous à 9 heures 47, le même soir, au rez-de-chaussée, à l'angle de la bijouterie Momadou qu'ils ont dévalisée.

Je pris le temps de boire une gorgée d'eau fraîche, avant de reprendre.

— Imaginons tout de même que Kathleen soit entrée, sous sa cape d'invisibilité, proposai-je soudain. Elle rencontre Ed Murray dans l'ascenseur, le menace avec un pistolet – sur lequel nous reviendrons tout à l'heure –, tente de le faire changer d'avis. Soit, admettons ! Voyant qu'il refuse, elle décide alors de l'attacher. Donc ma cliente fouille dans son sac, trouve la corde, retourne son interlocuteur dos à elle et lui ligote les mains. Tout cela en maintenant la menace de l'arme à feu. Il eût fallu qu'elle eût au moins trois mains pour y parvenir. Mais vous constaterez que ma cliente n'a pas cette caractéristique physique.

Une nouvelle fois, les regards se tournèrent vers la romancière qui paraissait à présent frêle et fragile dans le tailleur noir qu'elle avait vraisemblablement choisi trop grand. Je dus reconnaître à cet instant son don d'actrice et de stratège.

— En un mot, je vais évoquer cette corde, que monsieur le procureur a brandie comme une pièce à conviction indubitable. Vous en trouverez très facilement sur W. Washington Street, où on en vend des kilomètres chaque semaine. Pas moins de 253 personnes en ont acheté rien que la semaine dernière.



Et j'exposai aux yeux du jury la liste, long et mince bout de papier noirci de noms.

— Je ne dirais rien de plus à ce propos. Il ne reste que l'arme du crime que l'on a identifiée comme étant un Beretta 9000S, un pistolet semi-automatique double-action, de calibre neuf millimètres, très répandu. Kathleen O'Malley possède en effet cette arme, ainsi que de nombreuses autres que de nombreux prétendants lui ont offertes.

Je fis une nouvelle pause pour ménager le suspens. Je sentais le jury très attentif et concentré.

— On aura oublié de vous préciser que le Beretta 9000S que la police a trouvé chez ma cliente n'avait jamais servi, assénai-je dans un souffle. Aucune trace de poudre n'a été détectée dans le corps de l'arme. De plus, les traces sur les deux balles retrouvées sur la victime sont incompatibles avec les rayures du canon du Beretta de Kathleen O'Malley. Ceci est un fait, que trois laboratoires différents et indépendants ont établi, terminai-je en brandissant trois pochettes de couleurs différentes, contenant les conclusions d'analyse. L'arme du crime n'est donc pas le Beretta 9000 de Miss O'Malley. Cette arme, à ce jour, n'a pas été retrouvée, et ne le sera sans doute jamais, à moins d'analyser les quatre millions d'armes déclarées dans l'agglomération de Chicago et toutes celles qui ne le sont pas, comme les pistolets de ces deux voyous qui ont braqué la bijouterie Momadou's le soir du meurtre. Je me permets de vous préciser, simplement pour votre



information personnelle, que ces malfaiteurs n'ont pas été arrêtés ni même identifiés. Pour résumer mesdames, messieurs les jurés, nous avons donc dans cette affaire : une arme du crime qui n'a pas été retrouvée, un mode opératoire qui exige des pouvoirs surnaturels, un mobile extravagant. Pouvez-vous, en conscience, messieurs, mesdames les jurés, être certains d'avoir le bon coupable ? Condamnez-vous Kathleen O'Malley à la peine capitale ?

Je revins m'asseoir tranquillement, épuisé par mon plaidoyer mais confiant d'avoir convaincu non seulement le jury, mais aussi le public du tribunal. Le jury allait délibérer et rendre son verdict dans la soirée. À ma droite, Kathleen O'Malley ne bougeait pas, un mince sourire machiavélique aux lèvres. Après quelques minutes de silence, alors que je rangeai mes documents éparpillés sur le pupitre, elle se tourna doucement vers moi et me dit sur un ton sans appel :

— Aux beaux jours, vous viendrez naviguer avec moi sur le Michigan. J'aurai quelque chose à vous montrer.

